

Je ne mentionnerai pas tous les découragements que faisait naître chez moi ces travaux durs et pénibles auxquels on est forcé de se livrer dans le travail du déboisement. Cependant peu à peu le courage croissant avec l'âge, mon père me jugeant capable de conduire les travaux me donna des engagés, et du lundi au samedi il fallait biler, mettre en tas, afin que les abattis fussent prêts pour recevoir la semence en temps convenable. Avec cette culture les assolements sont faciles, et l'engrais peu coûteux. L'engrais naturel suffit amplement aux besoins des plantes. Pendant les trois années que dura l'assolement, du nouveau défriché après ce temps est mis en pâturage; on ne le remet en culture qu'après 10 à 12 années de pâturage, suivant l'étendue du terrain que l'on met en culture pour la charrue. Car pour mettre en pâturage qui est à l'état où nous l'avons laissé après les trois années de culture à la pioche cela demande encore un travail assez considérable, et c'est en quelque sorte un nouveau défrichement: ce travail consiste à ébrancher et à brûler les souches. Le colon a tout intérêt à ce que le pâturage soit long afin que les souches soient plus faciles à arracher. Il n'y a que depuis 1874 que nous nous livrons à la culture en labour sur une assez grande étendue. Avant ce temps la charrue n'était utilisée que pour la culture des patates. Cette culture se faisait sur un morceau de terre bien préparée sur lequel se trouvait tout l'engrais, et ce morceau de terre après deux années de patates était semé en céréales avec graine de mil pour être laissé en prairie.

Trois ans après notre arrivée au Lac St. Jean, nous fîmes l'acquisition d'une nouvelle terre mesurant 7 arpents de front sur 50 arpents de profondeur, cette terre se trouvant voisine de la précédente forma un tout de 10 arpents de front sur 50 de profondeur.

Quoique cette propriété fut en état de recevoir une culture en labour nous préférons continuer le défrichement, et tous les ans nous mettions toujours 18, 20, 25 et une année entr'autres nous avons mis 50 arpents en culture. Quoique le défrichement soit un peu dispendieux, il profite pourtant plus si on le compare à la culture en labour. Car dans nos localités nous voyons souvent 1 arpent d'abattis bien préparé donner un rendement de 20 à 40 minots; les dépenses se réduisent aux préparatoires. Les autres travaux sont tels qu'un bon cheval et deux hommes peuvent ensemençer 50 arpents. Les seuls instruments nécessaires sont une herse pourvue de dents de fer, et une pioche; et avec ces faibles moyens le colon qui ne craint pas de se noircir au contact du charbon pourrait dans peu d'années faire face à tous ses besoins, si chaque année il agrandissait sa culture de 4 ou 5 arpents. C'est cette culture économique que nous avons toujours suivie jusqu'à 1874. Sans abandonner la pioche nous avons été forcés de prendre la charrue, la faire servir sur une étendue de terrain assez considérable.

Plus tard, je donnerai les chiffres de cette exploitation en labour. En attendant, je vais essayer de reproduire dans un tableau le coût et le rendement des cultures d'abattis. Je ne veux pas parler de celui qui, assez courageux pour ouvrir une terre, se trouve dans une telle indigence qu'il ne peut solder le coût de la hache qui devra y abattre le premier arbre, sans ressource antérieure pour subvenir aux premières nécessités; seul soutien d'une nombreuse famille, il lui faut quitter bien souvent sa propriété, offrir à un voisin le travail de ses bras vigoureux pour en recevoir quelques pièces d'argent qui lui procureront le pain que réclament ses enfants. Pour celui-là, j'avoue que la comptabilité agricole ne lui sera pas nécessaire pour constater le profit net de l'année, heureux s'il peut au printemps agrandir sa culture de quelques perches. Et l'économie agricole qui enseigne à proportionner les bâties aux récoltes n'a rien à voir dans sa cabane de bois rond, de pièces mal mises que ses mains inaccoutumées ont pu élever à la hâte pour s'abriter.

Les cours au sujet du bétail, l'amélioration des races, voilà des choses fort utiles auxquelles il ne peut songer, lui qui souvent n'a qu'une vache et encore si maigre qu'il serait enclin à la nourrir plutôt que de lui demander des substances alimentaires. La misère, l'indigence, le dénuement, la faim et ses horreurs, tels sont les hôtes qui viennent prendre place avec lui dans sa chaumière et qu'il ne peut éloigner que par un courage extraordinaire. Cela peut étonner des personnes qui n'ont jamais éprouvé une semblable pauvreté; mais au Lac St. Jean, ces scènes ont été

de tous les jours et de presque toutes les familles. Et ce qui doit nous étonner davantage, c'est que la partie du pays qui avoisine le Lac St. Jean a été peuplée en grande partie par des colons dénués de toutes ressources. Il est surprenant de voir qu'il s'est rencontré des hommes assez courageux pour dire adieu au pays natal et aller sur les lointains rivages du Lac, emmenant de nombreuses familles, et là au milieu des plus dures privations, arracher de leurs sueurs ce sol étranger pour y trouver leur pain quotidien.

Il est étonnant que malgré tous ces obstacles, toutes ces entraves accumulées, qu'aujourd'hui toutes les paroisses du Lac St. Jean soient aussi florissantes qu'elles le sont. Que fut-il advenu donc, si ces généreux colons avaient reçu une aide quelconque pour leur procurer des aliments et des vêtements pendant une année seulement, pour leur permettre d'utiliser leur travail sur leur propriété? Que fut-il donc advenu de ces hommes qui aujourd'hui font voir aux yeux émerveillés du touriste de jolis lopins de terre, des maisons assez abondantes, des troupeaux de bestiaux, et des maisons propres, qui indiquent un peu d'aisance? C'est qu'aujourd'hui le Lac St. Jean et tout le haut Saguenay serait un pays très-riche et qui fournirait beaucoup de produits agricoles aux différentes provinces de la Péninsule; aujourd'hui le haut Saguenay serait le grenier de la côte sud, de ces belles plaines épuisées qui ne produisent presque plus de blé.

Cependant prenons les faits tels qu'ils ont été et voyons ce qu'on a pu faire sur une ferme particulière, cultivée de la même manière que celles qui l'avoisinent.

Il est bon de noter que je ne veux pas faire l'histoire du haut Saguenay; je laisse à d'autres ce soin, car ma plume novice serait impuissante à rendre toutes les péripéties de la vie des colons qui sont venus s'y fixer; je serais incapable de faire l'énumération des sacrifices qu'on a dû s'imposer pour pénétrer dans ces régions lointaines et de dire tout ce qu'il a fallu faire quand on y a été rendu; seuls les colons peuvent nous en fournir les tableaux. Et dans nos villes et dans nos villages de la rive sud, où la vie est si douce et si facile on se fait une bien faible idée de ce qu'ont dû souffrir les habitants de ces régions. Pour moi je veux faire voir que, pour le colon qui veut travailler, il est possible d'obtenir du succès; car de ces paroisses assez peuplées aujourd'hui, il n'en existait rien il y a dix-huit ans. Je veux montrer qu'au Saguenay on peut réaliser quelques bénéfices parfois, et que presque toujours on a pu réaliser assez pour balancer les dépenses.

Dans une deuxième correspondance que je vous ferai parvenir pour le prochain numéro de la *Gazette des Campagnes*, je vous ferai voir tout ce qu'un particulier a pu obtenir au Lac St. Jean, et tout ce qu'un canadien portant ses pas de ce côté au lieu de prendre le chemin de la Grande République Américaine qui nous avoisine, peut obtenir comme ce courageux colon du Lac St. Jean.

*La Rédaction.*—Nous remercions nos jeunes amis et élèves de l'École d'Agriculture de Ste. Anne d'avoir voulu s'associer ensemble pour nous communiquer, de temps à autre, des correspondances traitant d'agriculture. Outre les nouvelles connaissances agricoles qu'ils acquerront par ce moyen, ils feront partager à leurs jeunes confrères qui n'ont pas le bonheur de puiser la science agricole dans une école d'agriculture, le fruit de leurs études et de leurs travaux agricoles.

Nous les félicitons, dans leur début, d'avoir choisi un sujet plein d'actualité et bien propre à éclairer l'opinion publique sur une question de première importance: *La colonisation au Lac St. Jean*. Nous serons heureux de publier, dans le prochain numéro de la *Gazette des Campagnes*, un tableau des opérations agricoles faites sur quelques fermes du Lac St. Jean, qui sera bien propre à démontrer à nos Gouvernants l'avantage qu'il y aurait d'encourager la colonisation au Lac St. Jean, d'une manière efficace, soit par l'établissement de nouveaux chemins, soit par la construction d'un chemin de fer reliant les fertiles vallées du Lac St. Jean, au chemin de fer de la rive nord de Québec.

Les chiffres qui seront donnés ont été fournis par les parents même d'un élève de l'école d'agriculture de Ste. Anne, et qui,